



N° 92/08 – octobre 1992
37ème année

A PROPOS DE L'INCOMPREHENSION MUTUELLE ENTRE CHRETIENS ET MUSULMANS

Dominique URVOY¹

Cet article a paru dans *Cahiers Universitaires Catholiques* (170 boulevard du Montparnasse 75014 Paris) n°6 juillet-août 1992 pp 23-33. Le même numéro a publié un article du Père Jacques Levrat (Rabat - Maroc) : "quelques réflexions sur le dialogue entre chrétiens et musulmans" pp 33-37. Les C.U.C. paraissent désormais sous le titre *7rojets*, C.U.C. L'article de Dominique Urvoy est ici reproduit avec l'aimable autorisation de la direction de la susdite revue : que celle-ci en soit donc remerciée.

¹ Membre scientifique à la Casa de Velasquez, pensionnaire à l'Institut Français des Etudes Arabes de Damas, agrégé de philosophie, licencié en sociologie, docteur ès lettres, docteur en islamologie, maître de recherche au C.N.R.S., professeur à l'Université de Dakar et occupe actuellement la chaire de pensée et civilisation arabes à l'Université de Toulouse-Le Mirail.

Citons parmi ses nombreuses publications sur l'Islam : - articles dans les revues *Arabica*, *Studia Islamica*, *Islamochristiana* - et livres : *Le Monde des Ulemas Andalous* . - Genève : Droz, 1978.

Penser l'Islam . - Paris : Vrin, 1980.

Pensers d'al Andalus : La vie intellectuelle à Cordou et Séville au temps des empires berbères . - C.N.R.S. et P.U.M., 1990.

Son épouse, Marie-Thérèse Urvoy enseigne actuellement "la pensée arabe" et l'arabe littéraire à l'Institut Catholique de Toulouse et vient de publier "*Traité d'éthique d'Abu Zakariyya 'Yahya Ibn Adî* . - Paris : Cariscript, 1991.

Ces remarques sont de quelqu'un qui a été formé dans un milieu catholique et qui ne renie pas cette formation ; mais ne s'en réclame pas. Elles ne sauraient donc exprimer le point de vue des Catholiques comme tels, mais est plutôt un appel pour reconnaître certaines réalités, si désagréables soient elles.

La peur entre Islam et Christianisme a des sources multiples, pour l'essentiel d'origine non religieuse. Rappelons-les brièvement car elles commandent les sensibilités dans leur ensemble.

Dès l'affirmation de l'Islam, soit du vivant même du prophète Muhammad, et surtout sous son premier successeur Abu Bakr, les Chrétiens d'Arabie puis de l'ensemble du Moyen-Orient sont confrontés à une puissance nouvelle qui s'affirme d'emblée comme dominatrice. Le Jihad (guerre sainte) est, dès le début, un conflit armé. Les spéculations ultérieures sur le "grand jihad" qui serait lutte contre le mal en soi-même n'ont jamais supplanté cet aspect militaire. Le plus célèbre théologien sunnite, Ghazali dit explicitement que les changements de religion, ou d'école à l'intérieur d'une même religion, ne sont pas dus à la discussion : "ces passages ont lieu à la suite d'autres causes, et même à l'issue d'une lutte par l'épée" (Faysal, trad. F Jabre ; La. notion de certitude selon Ghazali - Paris 1958 - p. 433). Tout au plus y a-t-il des cas où les Chrétiens préfèrent le nouveau pouvoir à celui qu'ils subissaient auparavant de la part d'Eglises différentes (les Coptes, lors de la conquête arabe, contre les Byzantins ; ces derniers plus tard, menacés par les Turcs, contre les Latins ;...)

Cette peur d'une force conquérante durera, malgré la montée en puissance de l'Occident, jusqu'à la fin du XVI^{ème} siècle, après le second échec des Turcs devant Vienne. Le diplomate Du Vignau pourra alors écrire : " ce grand colosse qu'il (le Monde Chrétien) a regardé jusqu'à présent comme une puissance qui faisait ombre à toutes les siennes, n'est établi que sur des fondements d'autant plus aisés à ébranler, et même à détruire, qu'ils ne subsistent que sur les

préventions trop fortes que l'on a eues en faveur de ces infidèles" (L'état présent de la puissance ottomane - Paris 1687 - Introduction p. 3). Mais l'ancienne peur pourra être réactivée occasionnellement : par des mouvements de guerre sainte pourtant locaux (comme le mouvement mandiste au Soudan qui, se heurtant à la conquête anglaise, est perçu comme une menace pour l'Europe), puis lors des décolonisations.

Jusqu'à ces dernières, la peur du monde dit chrétien envers l'Islam est ainsi passée par trois phases. Dans la première, la peur est rattachable à des causes effectives, des pans entiers de la Chrétienté passant sous le contrôle d'un pouvoir qui, même en cas de reddition sans combat, se présente avant tout comme militaire. Dans la seconde phase - commençant à la fin du XI^{ème} siècle, avec le début de la pression sur le Nord-est de l'Espagne et sur la Sicile, et allant jusqu'à Du Vignau - la pression musulmane subsiste, mais plutôt par à-coups, et est périodiquement contrebalancée par des à-coups des Chrétiens. Ceux-ci présentent leur propre montée en puissance comme une "revanche" : mythe de la "reconquête" de l'Espagne, alors qu'il ne s'agit que d'une "conquête", les nouveaux souverains chrétiens n'ayant aucun droit historique sur les territoires pris à l'Islam ; mythe de la "défense du tombeau du Christ" ; Dans la troisième phase, enfin, où la domination occidentale est écrasante, les anciennes angoisses sont réactivées artificiellement, car toute remise en question d'un avantage acquis apparaît comme une négation du droit d'exister.

Les Musulmans ne découvrent que tardivement la peur des Chrétiens : lors des Croisades d'Espagne et d'Orient, et leurs prolongements au Maghreb, surtout au XVI^{ème} siècle. Surgit alors la crainte d'une cinquième colonne, phénomène extrêmement exagéré puisque la plupart des Chrétiens sous domination musulmane sont restés loyalistes, à trois exceptions près : les Arméniens, traditionnellement pris en étau entre l'Islam et Byzance, et qui voient dans l'appui latin un moyen de s'affirmer contre l'un et l'autre ; les

Maronites, dont la situation est quelque peu comparable ; les Mozarabes d'Espagne, qui réagissent à une politique de vexation systématique engagée par les souverains berbères lorsque ceux-ci annexent la Péninsule Ibérique à leur empire marocain. Aucune de ces trois communautés n'a vraiment mis le pouvoir musulman en péril.

L'Islam se place donc d'emblée au niveau de la troisième phase connue par les Chrétiens, et considère toute atteinte à un avantage acquis comme une insulte fondamentale. La perte de certaines régions ne va que conforter ce sentiment, et on verra, par exemple, une longue tradition de lamentations sur la perte d'Al-Andalus se maintenir en Inde, soit dans un territoire situé à l'autre bout du monde musulman, mais lui-même frontière instable et habitée par les mêmes angoisses. Se développe alors un double langage : celui des clercs qui maintiennent l'ordre théorique d'émigration, pour les populations soumises, vers les terres musulmanes, et celui des réalistes qui se plient au nouveau pouvoir. Cette dualité se retrouve telle- quelle à l'époque des colonisations, où la population est partagée entre l'humiliation pour un Musulman d'obéir, alors qu'il est fait pour commander, et la soumission "fataliste" au plus fort.

Sur cette trame agissent à leur tour plusieurs facteurs supplémentaires, dont nous retiendrons deux principaux. Tout d'abord l'Occident cesse d'être chrétien au XVIII^{ème} siècle. L'attitude envers l'Islam de l'intelligentsia antireligieuse est ambiguë : elle oscille entre la dénonciation de "Mahomet" comme le modèle-même du fanatisme et l'exaltation du respect des minorités religieuses dans les pays d'Islam, respect qui est opposé au monolithisme des états chrétiens. Certes ces vues sont l'une et l'autre discutables (cf plus bas) mais ce qui est important c'est que la seconde pénètre progressivement la conscience chrétienne et crée un malaise. Le Christianisme, refoulé sur son propre terrain par les idéologies matérialistes, doute de lui-même dans sa vocation missionnaire. Ce doute est renforcé

par les spéculations d'islamisés renommés comme Massignon exaltant l'hospitalité musulmane. Enfin le triomphe actuel des syncrétismes permet le déferlement du soufisme, forme abâtardie de mystique, et la conversion de nombreux occidentaux à un Islam qui n'a plus grand chose à voir avec celui de l'histoire. Si le dialogue islamo-chrétien évite ce syncrétisme, il ne résiste pas toujours à la tentation de se référer à un Islam "reconstruit" (âge d'or de l'époque du Prophète et des premiers califes ; l'Islam modèle de démocratie ; ...)

Jouant à l'inverse de cette démission et évacuation' progressive, le phénomène démographique de transfert en Europe de populations musulmanes de plus en plus nombreuses réactive les sentiments anciens. Or sur ce point il ne faudrait pas que la charité se transforme en naïveté : jusque vers les années 60, la peur de l'Islam était un phénomène hypocrite, couvrant notre propre désir de domination. Mais en même temps que l'on disait une chose, la pratique administrative coloniale favorisait en fait le contraire et l'Islam se répandait largement en Afrique à la faveur des nouvelles structures imposées par l'Occident. Cette diffusion nous gagne à notre tour et s'il n'est pas concevable de réagir en terme de croisade, cela ne signifie pas que l'on doive ignorer volontairement que les Musulmans, eux, parlent sans complexe en termes de conquête de l'Occident, et n'hésitent pas à invoquer, éventuellement, le jihâd. Celui-ci ne prend pas la forme de lutte d'Etat contre Etat, car le monde musulman est encore trop faible sur ce point, mais elle prend celle de la cinquième colonne : occupation de quartiers, groupes de pression, manifestations violentes (affaires Rushdie ou autres)...

Car, à l'opposé de la Chrétienté, l'Islam a pu mettre en veilleuse son aspect conquérant sans jamais renoncer à son sentiment de supériorité. Le doute qui nous tenaille n'est jamais entré chez eux. C'est là leur force et s'ils doivent triompher, ce sera par là et non par une hypothétique puissance militaire (la guerre du Golfe est caractéristique d'un sursaut de l'esprit au

XIX^{ème} siècle, qui a aboutit, après avoir forgé pour les média une super-armée irakienne, a l'écrasement inconsidéré des foules sous des tapis de bombes).

Malgré le caractère fort peu religieux de ce qui a été dit jusqu'ici, nous sommes au coeur du problème. Même si l'Occident n'est plus chrétien, il lui arrive de se présenter comme tel (notamment l'Amérique) et, de toute façon, il est perçu comme tel par les Musulmans. Ceux-ci sont restés sur leurs anciennes positions. Il est illusoire de croire qu'il y a d'un côté l'Islam intégriste et de l'autre un Islam "moderne". Un auteur égyptien vient de faire la démonstration de l'unité du discours islamique, indépendamment de la sérénité ou de la virulence affichée (cf Nasr Hâmid ABU ZAYD : *Le discours religieux contemporain : mécanismes et fondements intellectuels, Egypte/Monde arabe* - n°2, 2^{ème} trimestre 1990, p. 73120. Il s'agit d'extraits traduits de la revue Qadâyâ fikrîya, - oct. 1989).

Allant plus loin que la mise en lumière de cette unité du discours musulman on peut en chercher la raison. Au coeur de ce discours il y a la tranquille affirmation de supériorité de l'Islam. Lorsque l'on dit "Allah akbar" cela signifie en même temps "Dieu est le plus grand" et "l'Islam, qui se réclame de ce Dieu est le plus grand". Le mot "Islam" est d'ailleurs devenu, dans les foules, un mot-talisman, dépourvu de toute autre contenu que ce sentiment d'appartenance purement sociologique. C'est l'aspect négatif qui nous frappe évidemment, mais il ne faut pas oublier qu'il a son envers positif, à savoir la solidarité des croyants. Le Prophète a joué essentiellement sur ce sentiment ambigu : "Vous êtes la meilleure communauté qu'on ait fait surgir pour les hommes ; vous ordonnez le convenable, interdisez le blâmable et croyez en Allâh (Coran, sourate III -verset 110; trad. R. Blachère). "Parmi ceux que Nous avons créés, se trouve une communauté qui se dirige (bien) grâce à la Vérité et qui, grâce à elle, est dans le Juste" (VII - 181) ; "Ainsi Nous avons fait de vous une communauté éloignée des extrêmes, pour que vous soyez témoins à

l'encontre des hommes et que l'Apôtre soit témoin à votre rencontre" (II - 143);... On peut dire, par boutade, que la pire chose qui pourrait arriver à l'Islam serait de triompher dans le monde entier. Le jour où il n'y aura plus personne d'extérieur à qui se comparer positivement, la plus grande partie de ses adeptes s'en désintéresseront !

Les religions sont ce qu'en font les hommes. Chacune, quelle que soit sa sublimité, a sa menace de dégradation inscrite en elle. Nietzsche et Scheler nous ont montré que le Christianisme avait pour péril interne la dégradation de la charité en ressentiment : j'aime celui que je ne peux dominer. C'est ce que nous sommes en train de faire, avec, comme le rappelle P. Chaunu, un ingrédient supplémentaire qui est le besoin pathologique de nous mettre toujours au centre du monde : l'Occident a cru qu'il ne pouvait y avoir de Bien dans le monde que par lui ; maintenant il croit qu'il ne peut y avoir de mal dans le monde que par lui , et se culpabilise des luttes tribales, des famines organisées par les potentats locaux... Mais malgré cette complication, ce schéma reste un peu simpliste car, avant d'en arriver à ce "renversement des valeurs", et pouvant subsister concurremment avec lui, la réaction spontanée est de rejeter l'inassimilable par la diabolisation. Guibert de Nogent formulait, vers 1100, l'axiome suivant : "On peut sans hésitation dire du mal de celui dont la nature néfaste dépasse tout ce qu'on peut dire de mal" (Gesta Dei per Francos) ; l'Islam, au temps des croisades, incarnait à nos yeux, le mal absolu, donc on pouvait dire n'importe quoi sur lui. Et on ne s'en est pas privé ! Les Chrétiens modernes n'ont pas renoncé à la diabolisation et nous n'avons fait aucun progrès en rationalité depuis Guibert de Nogent. Ils ne croient plus au diable mais ils croient à Hitler, devenu pour nous l'incarnation du mal absolu : 91 n'a peut-être pas fait toute ce qu'on lui attribue dans les livres, les films, les articles..., mais il aurait pu le faire !". Le jeu des propagandes aidant (surtout si on fait intervenir le trait d'union que constitue l'opposition commune, du

Nazisme d'une part, des Arabes de l'autre, aux Juifs), les assimilations sont faciles et l'on parle de "nouvel Hitler" pour Saddam Hussayn ou pour Hassan IL avec pour sous-entendu, que tout cela peut s'étendre au monde arabe et, de là, au monde musulman.

La peur moderne de l'Islam est ainsi beaucoup plus complexe que celle d'autrefois. Elle est une interrogation masochiste où l'Occident projette ses rancœurs contre lui-même sur ce nouvel interlocuteur : est-il victime de moi (par la colonisation, puis par le "néocolonialisme" industriel et commercial) ou n'est-il que la résurgence de mon mauvais fond, que j'incarne par ailleurs dans le Nazisme ?

L'Islam, pour sa part, a pour menace interne la dégradation de l'élection par le message divin en complexe de supériorité. A cela s'ajoute que là où le Christianisme est encadré par un clergé - ce qui reste un fait majoritaire - celui-ci a pu tenir compte des dangers et, partie sous les coups de l'anticléricalisme, partie volontairement, ménager une évolution. L'Islam sunnite n'a pas de clergé et la classe d'"experts" qui l'encadre, comme le clergé chiite, n'ont pas connu encore les pressions qui les amèneraient à évoluer. Beaucoup d'incompréhension vient de ce que les autorités religieuses musulmanes ne peuvent que très partiellement se démarquer des modèles anciens. Les réformateurs salafi au début du siècle, et notamment Muhammad Abduh, ont fait un peu évoluer les règles de "transactions" (ouverture au système économique moderne...) ; ils n'ont pas agi significativement sur tout ce qui met en cause le rapport de communautés. L'imam Khomeiny - pas plus que n'importe quel dignitaire musulman - ne pouvait pas faire autrement que de proclamer contre S. Rushdie une condamnation à mort pour apostasie et insulte au Prophète. Les cassettes de discours intégristes diffusées dans les mosquées de Marseille ou de Paris peuvent se réclamer non seulement des plus hautes autorités intellectuelles, mais de la lettre même du Coran lorsqu'elles proclament : "... Porcs de

Chrétiens ! Vous qui insultez le Dieu tout-puissant en prétendant qu'il a une femme et un fils, vous qui diffamez Dieu en le présentant comme l'un de trois, votre dur châtiment, vous est assuré... Sachez que, proches ou lointains, jeunes ou vieux, prêtres ou moines, vous vous êtes par vos actes condamnés à mort et à la perte de vos biens. Votre sang sera à bon droit répandu par les Musulmans et votre argent nous appartient...." Le statut de dhimmi (chrétien ou Juif vivant sous le contrôle de l'Islam) lui-même est certes meilleur que l'anéantissement, mais il comporte une marque avilissante qui va plus loin que ce que Massignon a qualifié de "tolérantisme dédaigneux". Le manuel juridique mâlikite le plus répandu affirme : "on agit avec mépris envers les dhimmis lors de la perception de (la) jizya (impôt de capitation qui leur est propre), avec des procédés rudes et durs, et non par cajolerie ni avec douceur. Mais perception et mépris tombent par la conversion du débiteur" (Khalil b. Ishaq : Abrégé de la Loi musulmane..., trad. G Bousquet, Alger 1956 p. 216). A ma connaissance seul le bon vouloir des individus a pu, assez souvent, adoucir la situation, mais aucune de ces prescriptions n'a été abrogée.

Et elles ne sauraient l'être car – et c'est le point crucial – l'Islam se présente comme l'incarnation de la Parole de Dieu : le Coran est cette Parole ; le fsqh (ensemble des prescriptions culturelles et juridiques) en est l'expression ou la déduction. Par-delà les multiples exemples de bienveillance individuelle, de générosité, de tolérance authentique dont l'histoire est témoin, on butera toujours sur ce fait "institutionnel" qu'est la prétention de l'Islam à détenir "matériellement" la Parole divine. Le Coran a été donné "en claire langue arabe" (Cor. XXVI, 195). Les textes détenus par les "gens du Livre", Juifs et Chrétiens, ont été falsifiés dans leur sens, voire dans leur lettre même. Toutes les spéculations sur la "communauté abrahamique" se heurteront à cette évidence, pour le Musulman, qu'il détient, lui, le vrai texte. De même que les Chrétiens se sont convaincus que les Juifs ne pouvaient détenir

la vérité qu'en passant au Christianisme, de même les Musulmans pensent que la vérité pour les uns et les autres est chez lui. Avec ce facteur aggravant que le passage au Christianisme s'inspire de la formule évangélique cherchant "l'esprit" derrière la "lettre", et visant "non à abroger mais à parfaire" ; tandis que l'Islam prétend détenir la vraie et définitive lettre, et qu'il ne lit pas le Coran à travers la réalité changeante de l'histoire, mais l'histoire et tout le monde des faits à travers le Coran. Une chose n'existe pour lui que si elle a sa trace dans le Texte.

Aussi n'est-ce plus marque de bonne volonté quand, dans le dialogue islamo-chrétien, on croit devoir concéder que "Muhammad est un prophète", voire que "le Coran est inspiré", mais une véritable démission. La conception du prophétisme et de l'inspiration est radicalement différente dans l'Islam, où il n'y a pas d'approche par l'homme du message divin à travers l'histoire. La Parole a été donnée d'un seul coup (en une vingtaine d'années) et est intangible. Muhammad n'est pas un prophète, il est le Prophète. Concéder l'une des deux formules sus-dites, c'est tout concéder. Le Musulman comprend que quelqu'un qui n'a jamais lu le Coran ne soit pas converti ; mais qui l'a lu, et qui plus est en arabe, ne saurait résister à la conversion sans être à ses yeux un hypocrite.

Là où les Chrétiens se dégagent péniblement - et de façon ambiguë - de leur arrogance passée, c'est pour laisser libre cours à l'arrogance des Musulmans. Le Catholicisme, qui concerne plus particulièrement le lecteur de cette revue, fait preuve d'une prudence très décevante. Je ne parle pas des nombreux prêtres généreux qui ont eu la douleur de voir que les salles qu'ils prêtaient devenaient le centre de diffusion d'attaques virulentes, ni des bibliothèques qui ont été exploitées à sens unique, quand elles n'ont pas été expurgées d'autorité ! Je parle des mises en retrait volontaires. Lorsque des harkis, transférés dans l'hexagone, ont demandé à être baptisés, on ne s'est pas contenté de le leur refuser en bloc ; plusieurs évêques ont eu le triste courage de justifier

leur attitude en traitant les demandeurs d'assassins (cf. M. Avril : La XII^{ème} croisade, Salérans, 1990. Que cet auteur incarne une résurgence anachronique de la mentalité médiévale ne suffit pas à invalider son témoignage 1). Sans aller jusque là, beaucoup de prêtres sont réticents à accorder le baptême à des individus destinés à rentrer dans leur pays et à y subir les pressions collectives. La peur de l'apostasie et de voir triompher l'adversaire est plus forte que la "folie du Christ", qui est décidément reléguée au rang d'accessoire rhétorique pour prônes dominicaux sans conséquences !

Je l'ai dit en commençant, mon point de vue est extérieur. Les avantages diplomatiques que l'Eglise tire de ces prudences ne me convainquent pas. Elle a gardé quelques individus sur place, mais elle n'a, par exemple, aucun droit d'élémentaire réciprocité, je ne dis pas en Arabie Saoudite, mais en Algérie ou en Tunisie même. Le Maroc de Hassan II et l'Irak de Saddam Hussayn, deux "diaboliques", respectent mieux cette réciprocité !

De l'aveu de ceux qui y sont le plus engagés, le dialogue islamo-chrétien piétine. Les Musulmans attendaient que l'Occident batte sa coulpe pour la colonisation - ce que l'on fait en abondance - mais cela ne satisfera jamais et n'est, de toute façon, pas l'essentiel. Les Chrétiens se lassent de voir leurs interlocuteurs les écouter complaisamment lorsqu'ils exposent les démarches critiques envers les textes sacrés, mais se refuser à leur emboîter le pas vis à vis du Coran. Mème la tentative d'un auteur indépendant et résidant en France, comme M. Arkoun, n'a toujours pas dépassé le stade de quelques bribes (la sourate introductive; celle de la caverne ;..) Par ailleurs, le dialogue souffre de problèmes "humains, trop humains". Notamment de ce que l'on pourrait appeler l'appât de l'invitation qui conduit à beaucoup de prudence, si ce n'est de duplicité : des universitaires européens donnent des diplômes et des titres immérités à des sujets destinés à devenir de hauts fonctionnaires, et des intellectuels musulmans pratiquent tranquillement le

double langage.

Y a-t-il une solution ? Elle ne saurait se trouver dans l'accentuation de la démission. Elle devrait plutôt être cherchée dans un processus d'assainissement. Les Chrétiens doivent assumer les fautes passées, mais non se sentir au centre de tout. Beaucoup de maux ne sont pas de leur responsabilité et chacun doit balayer devant sa porte. Il n'y a pas de dialogue si les uns arrivent toujours en accusateurs et les autres sont d'emblée pieds nus et la corde au cou. Cela suppose qu'on tienne compte des réalités historiques, et non des mythes fabriqués par les diverses propagandes qui sont, de près ou de loin parties prenantes.

Cela suppose surtout que les Chrétiens restent fermes dans leur démarche actuelle sur ce qu'elle a de plus religieux, à savoir l'approche des Textes. L'aspect positif de l'action antichrétienne et du doute qu'elle a entraîné est la rupture avec une réception "matérialiste" de la Révélation. Il a fallu trois siècles, depuis Richard Simon et Spinoza jusqu'aux dernières péripéties de la crise moderniste, pour renoncer à l'idolâtrie du Texte et comprendre qu'il devait non-seulement être interprété moralement, allégoriquement,... mais être mis en perspective. Cette position de rupture avec des certitudes trop faciles est Inconfortable, mais autrement féconde. L'Islam n'est que dans son quinzième siècle et n'a pas connu

tous les facteurs de maturation que l'histoire a imposés au Christianisme. D faut lui laisser le temps de faire les mêmes découvertes que nous et de se préparer à renoncer à son idolâtrie du texte coranique, dont nous avons vu qu'elle est la source ultime de tous les blocages. Certes il y a eu des échecs dans les tentatives faites pour ouvrir les Musulmans à la critique historique, mais la plus élémentaire charité réclame de ne pas leur imposer d'assimiler en quelques années ce qu'on a mis trois siècles à le faire. Laissez-vous séduire par cette image d'une universitaire musulmane égyptienne, professeur d'allemand, qui, ayant entendu fortuitement parler du procès de canonisation du P. Lagrange, s'est plongée dans l'étude de l'œuvre de l'Ecole de Jérusalem, plutôt que de vouloir à tout prix amadouer ceux qui, au nom de Dieu, n'ont que rancœur mondaine en tête. Le résultat - même quantitativement parlant - n'est pas meilleur dans ce dernier cas, et la grâce semble plutôt devoir être du côté du premier. La diplomatie chrétienne déployée en pays musulmans devrait être de favoriser - sans agressivité inutile - l'expression de ceux qui font cette ouverture, qu'ils soient musulmans ou chrétiens autochtones, et non de les mettre sous le boisseau, dans l'espoir d'obtenir en récompense une très hypothétique bienveillance.

Que votre oui aux Musulmans soit oui,
mais que votre non soit non !

Indications de lectures

Pour une initiation à l'Islam : J. Jomier : pour connaître l'Islam (Paris, Cerf, 1988).

Pour une première approche des problèmes du dialogue : M. Borrmans : Orientations pour un dialogue entre Chrétiens et Musulmans (nouv. éd. , Paris, Cen 1981).

Pour une documentation approfondie : Islamochristiana, revue annuelle publiée depuis 1975 par le Pontificio Istituto di Studi Arabi e d'Islamistica (P.I.S.A.I.), Viale di Trastevere, 89, 000153 Rome (articles en français et en anglais, parfois en arabe).

'S E C O M P R E N D R E '

Périodique mensuel (10 numéros par an) ISSN 0245-7458
37ème année

Siège Social : S.M.A. Pères Blancs 5, rue Roger Verlomme
75003 PARIS

Directeur de la publication : FEDERLE Pierre
Téléphone : - bureau : 61 36 81 25 - domicile : 61 52 92 79

Administration - abonnements : "Se Comprendre"
3, rue Ringaud
31500 TOULOUSE

Abonnements : France - Europe 175 frs Autres 200 frs
prix de vente au numéro 20 frs

Règlement : "Se Comprendre" S.M.A. Pères Blancs
C.C.P. Paris 15263 74 H